

- SOUVENIRS -

Par Pierre BLAIZOT,
élève du Collège de Domfront de 1889 à 1901.
Bulletin de l'Amicale des anciens.
(Année 1949).

Au début d'octobre, en 1889, un petit garçon de cinq ans et demi parcourait pour la première fois, à son compte si l'on peut dire, la distance qui, à Domfront, sépare la place Saint-Julien de l'entrée du Collège¹. Il n'était pas seul au long de sa route, mais la gravité de l'événement lui enlevait tout désir de communiquer avec ceux qui l'accompagnaient. On aurait pu lui offrir vingt billes contre un boulet de chez Blin, le quincaillier, alors que la cote admise était au plus de dix contre un, que l'on n'eût pas obtenu une réponse et cependant les échanges et le jeu de « cannettes » avaient, au cours de l'année précédente, fait du champ de foire et de l'entrée du Collège, des lieux qui lui étaient familiers. Il y était venu avec de petits camarades plusieurs fois le jeudi, le jour des retenues, attendre vers onze heures des élèves consignés. Le temps de leur peine écoulé, les libérés n'éprouvaient aucun ressentiment contre l'autorité qui s'était appesantie sur eux quelques jours auparavant, ils n'éprouvaient non plus aucun sentiment d'indignité pour avoir été frappés du « vous serez consigné jeudi », alors qu'ils échangeaient des billes en pleine classe, tout au plus la confiscation des enjeux leur laissait-elle un peu d'amertume. De ce goût amer la passion renaissait, le joueur qui n'avait plus de billes trouvait toujours un prêteur, un plan Marshall² à l'échelle enfantine était déjà en vigueur.

Les cheveux de ce petit garçon étaient d'un blond clair et semés dru, ils sont clairsemés aujourd'hui. Toute sa personne est changée, méconnaissable et même cette qualité native, cette réserve prudente qui le rendait grave et muet dans l'attente de franchir le seuil du Collège, est altérée par cette folle tentative d'écrire à propos de soi. Ce petit garçon est révolté contre le manque de réserve de son moi plus âgé. Il est surpris et peiné que l'on consente contre tout usage normand à parler de soi quand il est si facile d'écouter les autres.

Le Secrétaire du Bulletin, qui me vaut ces difficultés, ne doit pas être surpris si je donne entièrement raison à ce petit garçon que j'ai été et dont la sagesse, lorsqu'il me défendait d'écrire, était grande comme les lecteurs du bulletin le verront bien.

L'Association conserve la tradition d'un sacrifice annuel. L'un de ses membres doit, avec un instrument pointu, faire sourdre des profondeurs, depuis longtemps au calme, une série d'impressions et d'événements passés que la personne désignée pour le sacrifice croyait définitivement enterrés et oubliés.

On me demande, cinquante-neuf ans après mon entrée et quarante-huit ans après ma sortie, d'exposer ce qui me reste en mémoire de mon passage au Collège. Cette requête

1. Le Collège de Domfront fut renommé Lycée Auguste-Chevalier en 1959.

2. Ce texte de Pierre Blaizot fut rédigé en 1949, deux ans après l'annonce par George Marshall du plan visant à la reconstruction de l'Europe après la Seconde Guerre Mondiale.

impérative a un mérite, elle est nette et à points de départ et d'arrivée très précis. La réponse ne peut pas avoir des limites aussi bien tracées. Les souvenirs de Collège pour un élève externe s'enchevêtrent dans ceux de la ville. Ils ne commencent pas avec le premier jour de présence dans une classe et il me semblerait injuste de ne pas faire mention de la période pré-collégiale chez Sœur Florence ou d'une brève période d'enseignement post-secondaire. Dans cette période post-secondaire, la leçon se poursuivait au cours d'une promenade au Château, à moins que le mauvais temps ne forçât maître et élève à se réfugier dans un café de la ville. L'inclémence du temps fut si fréquente pendant cette fin d'études qu'un café de la ville parmi plusieurs, devint un centre d'instruction pour mon seul bénéficiaire, partagé toutefois avec le propriétaire de l'établissement qui, calculant bien, nous répétait : pourquoi payer un parapluie dix francs quand un bock coûte deux sous.

Sœur Florence dirigeait d'une main preste, prompte aux fessées, la classe enfantine de l'Ange Gardien, elle commandait sa classe d'une voix souvent enrouée, elle régentait avec un cœur d'or. Elle avait découvert la « co-éducation » : ses élèves nombreux appartenaient aux deux sexes et variaient, comme âge, de la sortie du berceau à six ans environ. Elle protestait contre l'envahissement de sa classe par des élèves qui savaient à peine marcher, mais sa grande bonté la faisait toujours abdiquer devant le regard implorant des mamans. Chargée, sur un bras, d'un bambin endormi et tenant une longue baguette à double fin – réveiller un élève et pointer au tableau – elle était inlassable pour répéter et faire répéter, toutes voix réunies, les lettres et les syllabes. La classe, au cours de cet exercice en commun, s'entendait de loin. Dès la barrière qui fermait l'étroite cour de récréation, un parent-visiteur se rendait compte, d'après la psalmodie, que son enfant étudiait sérieusement. Mais une alarme pouvait naître en lui, car soudain tout bruit venait à cesser. Cette alarme était vaine, la leçon n'était pas terminée, les doigts de deux ou trois élèves avaient suffi à provoquer l'arrêt de la psalmodie. Dans le silence, Sœur Florence adressait aux sortants une suprême recommandation : « retenez-vous ». C'était bien souvent trop présumer de leurs forces et à leur retour Sœur Florence n'avait aucun doute sur ce qui s'était passé, mais sans attendre, la communauté reprenait l'alphabet à l'unisson. Après deux ou trois années d'assiduité, beaucoup d'élèves étaient des lettrés ou du moins les lettres de l'alphabet leur étaient familières. Pour mon compte, j'entrai après ces trois années, sachant bien épeler et un peu écrire dans la classe de M. Chauchon.

La classe de M. Chauchon s'ouvrait sur l'étroite esplanade de la petite cour, entre la salle de physique et celle des langues vivantes : la pièce était beaucoup plus longue que large et les bancs avaient été disposés avec bonheur dans le sens de la longueur, ce qui permettait d'accommoder l'auditoire le plus nombreux du Collège. Aucune circulation n'était possible entre le mur et le banc de la onzième, qui groupait les faiseurs de bâtons et les analphabètes. M. Chauchon, qui était bien en chair mais dont la corpulence était juste normale pour un amateur de bons fromages (il était de Champsecret), devait, pour gagner son pupitre, légèrement s'effacer entre le banc de la neuvième et le mur qui portait le tableau noir.

Le *Pautex*³, *Le Tour de la France par deux enfants*⁴ et les morceaux choisis furent les ouvrages au premier plan de mes préoccupations. Quand on avait son *Pautex* avec soi, quand on savait son *Pautex*, on pouvait franchir d'une âme sereine le seuil de la classe. Par contre, quand on avait oublié son *Pautex* à la maison ou quand on ne savait l'alinéa prescrit, le temps que durait la leçon amenait un supplice insupportable. J'aurais été bien révolté d'apprendre que ce remarquable ouvrage était désigné par le nom de son auteur, un simple mortel, et

3. B. Pautex, *Abrégé du Recueil de mots français rangés par ordre de matières*, Paris, Édition J. Carey, 1889.

4. *Le Tour de la France par deux enfants* est un manuel de lecture du cours moyen des écoles de la III^{ème} République écrit par Augustine Fouillée sous le pseudonyme de G. Bruno.

aujourd'hui encore je doute qu'aucun nom d'homme soit assez digne pour représenter une telle source de connaissances.

Tout le monde n'avait pas un *Tour de la France*. Seuls quelques privilégiés possédaient ce beau roman, dont la lecture à haute voix enseignait à faire les liaisons et (disait M. Chauchon) à laisser tomber la voix à la fin des phrases. Cette exhortation de M. Chauchon n'avait pour moi aucun sens. Laisser tomber quelque chose, faire tomber quelqu'un, étaient des actes à ma portée et d'ailleurs défendus, mais « laisser tomber la voix » sans que l'on vous dise ni où ni comment la laisser tomber, ne correspondait à rien. La clef de cette énigme devait m'être donnée lorsque, quelques jours avant la distribution des prix, M. Chauchon nous lut, dans nos Morceaux choisis, *La dernière classe* d'Alphonse Daudet. Je compris alors ce qu'étaient les inflexions et la musique admirable la plus émouvante que produit la lecture d'un chef-d'œuvre. M. Chauchon eut bien du mal à aller jusqu'au bout, quant à moi et à toute la classe, nous étions en larmes.

Cette douloureuse odyssée du Maître d'école alsacien me faisait sentir plutôt que comprendre l'événement si pénible pour nous, si vainement glorieux et si éphémère pour l'Allemagne qu'avait été le prélude du déchirement de l'Europe.

La guerre de 1870 ne remontait qu'à vingt ans, moins que le temps qui sépare les deux guerres mondiales, les soldats de l'Armée de Chanzy⁵ étaient nombreux dans notre région et à leurs yeux, seule la trahison expliquait la défaite. Le courage était universel, l'ordre et la discipline régnaient à tous les échelons, et la belle ordonnance des fêtes scolaires, celles des premières distributions des prix, auxquelles j'assistai, effaçait sans laisser de trace, sauf un enchantement persistant, l'impression que j'avais ressentie en écoutant *La dernière classe*.

Les professeurs sur l'estrade, avec de longues épaulettes jaunes ou rouges sur leur robes noires, étaient si différents de ce qu'ils m'étaient apparus dans les cours du Collège ou en ville, que je n'en reconnaissais aucun. Après le discours académique et le répons de M. Albert Christophle, à moins que ce ne fut M. de Marcère, je me rendis compte que l'on entrait dans le vif du sujet et reconnus M. Fauvel, le Principal, dans sa toge rehaussée de longues bandes jaunes et fourrures blanches.

La lecture du palmarès commençait et au calme plat que les discours avaient produit succédait une agitation gaie qui me semblait bien plus conforme à ce qu'une distribution des prix devait être. Le va-et-vient des lauréats : Auguste Chevalier, Marcel Lemarié, mon frère, gravissant l'estrade et à peine redescendus aussitôt rappelés pour un autre prix, constituait pour moi un spectacle devant lequel mon cœur éclatait de joie. La Fanfare Municipale jouait une dernière *Marseillaise* et le cortège de l'estrade, personnalités régionales et municipales, professeurs, juges et officiers, allait d'un pas chargé d'honneurs et d'importance, vers la sortie qui lui était réservée : tandis que les élèves externes, quelques-uns pliant sous le faix des volumes rouges, dorés sur la tranche, allaient, donnant la main à leurs parents, illuminés de fierté, vers le toit familial.

Puis j'entrai dans la classe de M. Corot.

La plupart des Maîtres portaient, à cette époque, la barbe en pointe ou en éventail et de longues moustaches et chez M. Corot ces ornements, la moustache surtout, avaient pris un extraordinaire développement. Cette luxuriante pilosité lui laissait très peu de joues, elle descendait jusque sur les poignets, elle envahissait le dos de la main. Là brillait une chevalière

5. Le général Antoine Alfred Eugène Chanzy s'est illustré contre les armées prussiennes durant la guerre de 1870.

dont, d'après le faux-rapport d'élèves récalcitrants, M. Corot, par raffinement, retournait le chaton en dedans de la main au moment de donner des gifles. M. Corot, partisan d'une discipline stricte, d'un mutisme absolu et d'attitudes sans abandon pendant la classe, veillait, avec des yeux noirs qui terrifiaient le plus osé, à l'observance des règles qu'il avait établies une fois pour toutes. Il nous faisait un cours d'instruction et de morale civiques très développé et grâce à ses leçons, qui comprenaient tous les sujets du certificat d'études, je subis avec succès cet examen, non sans que le lien d'amitié qui unissait M. Renard (examineur et délégué cantonal) et mon père, ne m'ait aidé dans les notes brillantes qui me furent attribuées, et que je ne méritais pas, en dehors de celle qui me fut donnée pour le calcul mental (souplesse de l'esprit acquise au jeu de billes).

M. Thiaut, le Principal qui venait de succéder à M. Fauvel et donnait aux élèves de 6^{ème} classique leurs premières leçons de latin, était très débonnaire. Atteint d'une douloureuse affection, presque totalement disparue aujourd'hui, il ne pouvait nous pousser avec régularité dans la connaissance des déclinaisons. Bien souvent nous apprenions, au seuil de la classe, que notre professeur, trop éprouvé par la « goutte », ne pourrait donner son cours. Nous déplorions qu'il eût tant à souffrir, mais nous en prenions notre parti.

J'étais entré sans m'en douter dans le cycle secondaire, avec les cloisons entre matières enseignées qu'il comporte. Ce fut une grande distraction de changer de salle et de professeur, d'aller de la classe d'histoire à celle de mathématiques et de pénétrer, dans la même journée, dans la classe d'histoire naturelle. Ces changements répétés me désorientaient néanmoins et je regrettais le professeur unique que j'avais eu les années précédentes. Mes études eussent été, me semble-t-il, à distance, plus complètes et moins heurtées si, jusqu'à la fin des classes de grammaire, un ou deux enseignants seulement y eussent présidé.

L'histoire et la géographie, qui ont un attrait si puissant dans l'âge mûr, me furent des sciences presque entièrement fermées après le Vase de Soissons et les noms des fleuves de France que je savais du certificat d'études.

L'enseignement de M. Laur, professeur méticuleux, sévère, aux vêtements noirs impeccables qui contrastaient avec ceux luisants et chargés de craie de son voisin, M. Berthaume, était à mes yeux dépourvu d'intérêt et sans la moindre utilité. Lorsqu'on me dit un jour qu'il me fallait savoir, pour passer un examen, tous les chapitres dont M. Laur nous avait consciencieusement dicté tous les résumés, je regrettai de n'avoir retenu, en fait d'histoire, que celle que nous répétions, nous croyant très spirituels : « ni Laur, ni les Grands ne nous rendent heureux ».

Avec M. Berthaume (le « gâs Jean », disaient les familiers de l'hôtel Legouix), ce fut une autre histoire. Du plus loin que je me souviens, de la sixième jusqu'aux mathématiques élémentaires, son enseignement fut toujours plein d'attrait. M. Berthaume apportait une volonté inébranlable à faire rentrer les théorèmes dans les têtes les plus rétives. Il répétait un exposé à satiété et ne s'arrêtait qu'à l'apparition d'une lueur de compréhension dans les yeux de l'élève. La conclusion était toujours la même : « *ce qu'il* » disait M. Berthaume, « *fallait démontrer* » ajoutaient en cœur les élèves, qu'ils eussent ou non compris ce qu'il fallait démontrer. J'eus la chance d'être son seul élève au cours d'une année entière et de trouver en lui, non seulement un professeur dévoué, mais un homme aux sentiments élevés, d'une timidité extrême, à la recherche de l'amitié, et je ressentis pour lui une affection pleine de reconnaissance.

La présence de M. Ambroise Rétout est constante pendant mes douze années de Collège. Sa personne solennelle est un peu offusquée d'avoir à compter avec de très jeunes

élèves dont il redoute la dissipation. Il a horreur de sévir et le courroux que provoquent en lui les fautes ou les sottises lui est si douloureux qu'il en vient à dédaigner leurs auteurs, à ne plus s'occuper d'eux, à les ignorer. C'est un tout autre homme avec ceux qui montrent de l'intérêt aux sciences qu'il enseigne et qu'à cet intérêt l'élève ajoute quelques remarques de sensibilité, d'attachement, d'amitié envers et M. Rétout se découvrira sous ses traits profonds. Il se préoccupait d'initier ses élèves à des connaissances générales beaucoup plus que de leur faire suivre un programme étroitement tracé et cette tendance avait pour nous les plus heureux effets, à la condition toutefois qu'un effort personnel fût fait en dehors du cours de M. Rétout.

Le Petit Journal était en tout temps plié et déplié avec soin, mais le numéro qui contenait un article de vulgarisation scientifique, comme le serait aujourd'hui un article sur la pénicilline ou sur un Cyclotron géant, était l'objet d'une considération particulière et M. Rétout le faisait lire à haute voix.

Les heures nombreuses que je passai avec lui furent empreintes du calme joyeux que donne une conversation suivie sur les sujets les plus divers et où l'esprit et le jugement du plus jeune interlocuteur puisaient à la source abondante qu'offrait le plus âgé.

Après les vacances de Pâques de 1897, un entretien sérieux se poursuivit à mon sujet entre M. Rougeyron et mon Père. Je n'en connus pas les prémisses, mais la conclusion m'enchantait : je devais être l'objet d'un échange temporaire contre un jeune anglais. Les choses ne traînèrent pas. En fin juillet, un frêle enfant londonien, Vincent Abel, arrivait à Domfront et deux jours plus tard je partais pour Londres. De septembre à fin mars, une école communale de la capitale britannique mécompta parmi ses élèves assidus et pendant un temps, comme lecteur de français près de M. Allen, le directeur de l'école. L'affaire Dreyfus battait son plein, la terre entière en parlait, on était « dreyfusard » ou « antidreyfusard », aussi bien en Patagonie qu'en Oregon, au Groenland qu'en Australie, personne n'était neutre, la belligérance était de règle. M. Allen me demandait chaque matin de lui lire le *Figaro*, que j'étais bien incapable de traduire. Comme beaucoup de professeurs anglais, il comprenait très bien le français écrit et ne me demandait qu'une leçon de prononciation. Je fis de mon mieux pour lui communiquer mon meilleur accent de Domfront et je reçus de lui un don de bien plus grande valeur : une prononciation anglaise correcte, telle que M. Rougeyron l'exigeait de ses élèves.

Ce séjour en Grande-Bretagne et les connaissances que j'en rapportai devaient avoir des conséquences immédiates sur mes études au Collège et des répercussions lointaines au cours des années. Les unes et les autres me furent d'un grand prix et je suis infiniment reconnaissant à mon cher et regretté Maître d'avoir pris une initiative, dont les suites me furent d'un si grand bénéfice.



L.M. Rougeyron

Autour de cette ex-voto offert en mémoire de tout ce que je dois au Collège et à tous ces Maîtres que leur haute conscience attachait à ce travail rude mais passionnant qu'est l'enseignement, gravitent des souvenirs de scènes proches ou éloignées qui encadreraient notre

vieil établissement : l'animation des jours de Foire ; les présentations à la Commission des Haras d'étalons percherons noirs, la crinière tressée de rubans rouges ; les hennissements qui emplissaient le champ de foire et que nous entendions du Collège ; les dindons de M. Joubin que nous excitions pour le plaisir de leur voir faire la roue ; le jour d'hiver à peine levé, quand nous passions près de la vieille église Saint-Julien, dont le curé-doyen, M. l'Abbé Amiard, serait bien surpris de voir la remplaçante ; les tribunes de cette vieille église où les élèves du Collège d'un côté, « les demoiselles Beaudouin » de l'autre, se mesuraient des yeux, deux à deux, chacun ayant choisi son antagoniste préféré, tandis que, dans leur tribune, près des orgues, les pensionnaires de l'Ange Gardien se recueillaient sans être distraites par la vue sinon en pensée, par les élèves du Collège ; le joyeux groupe de garçons dévalant les cent marches un jour d'été pour se baigner aux Tanneries, les uns avec, à la main, un caleçon, d'autres les mains vides, mais comptant se débrouiller sur place avec un mouchoir ; la chair de poule que l'eau froide de la Varenne, au Trube, provoquait chez les baigneurs ; la visite de la turbine qui alimentait d'eau la ville ; la présentation par Adrien de la dynamo électrique ; la carrière de Mérigot, entreprise titanesque à nos yeux d'enfant et les mille attraits de la rivière. Devant la nécessité d'un lever très matinal pour aller détendre les lignes de fond mises en place la veille, j'en venais à déplorer qu'un urbaniste imprévoyant ait fait passer la Varenne au fond de la vallée au lieu de lui faire traverser la ville et de préférence la place Saint-Julien.

Enfin, notre maison familiale est associée étroitement à mes études secondaires. Si le Collège était notre « Sorbonne », la maison de la place Saint-Julien était le centre même de notre « Quartier latin ». Les conversations au cours des repas étaient émaillées de « colles » que nous posaient des élèves en pharmacie très instruits, comme Marcel Lemarié et Ernest Hamelin. À peine la table était-elle desservie que la salle à manger devenait une salle d'études et parfois un lieu d'expériences de physique. C'est ainsi qu'un soir d'hiver, alors que la maison était silencieuse, que la ville dormait, mon frère, qui était déjà épris d'essais expérimentaux, voulut vérifier sur une poule, les effets du courant électrique traversant une couche d'eau. Nous aillâmes, à pas feutrés, chercher une poule dans la basse-cour de la rue Tripière⁶ et tous les dispositifs étaient déjà en place lorsque cette poule fit montre d'un esprit de résistance évident. Elle se débattit avant même d'avoir touché l'eau du récipient, les deux électrodes vinrent en contact et à notre grande stupéfaction, la salle à manger fut définitivement plongée dans l'obscurité. Le lendemain, Adrien consulté déclarait sans émotion et comme un phénomène prévu, qu'il s'agissait d'un « coup de circuit », l'électricité avait un caractère si mystérieux que tout le monde, mon frère et moi surtout, furent satisfaits de cette explication, qui mettait un point final à l'enquête et permettait aux deux expérimentateurs de respirer librement.

Dans une maison de la rue Tripière, située en face de l'annexe où Victor Dumesnil apportait son concours dévoué à la fabrication de l'Eau de Seltz, vivait M. Laur, notre professeur d'histoire et ses parents ; près de la maison du Dr Bidard, devenue le bureau central des P.T.T., M. Berthaume et M. Rétout avaient leurs chambres de célibataires, je voyais souvent mon père avec M. Rougeyron ou avec le docteur Barrabé, et je retirais de ces voisinages et de ces rencontres un secret orgueil. J'étais animé de profondes convictions barrabéennes qui avaient leur expression dans la vie et les travaux du Collège. D'autres quartiers de la ville avaient de grands attraits, par exemple les demeures de la rue de la Sous-Préfecture et de la route d'Alençon étaient bien plus belles que les maisons du quartier Saint-Julien, mais leurs habitants n'étaient pas comme nous dans le secret des dieux, et, chose grave, je les soupçonnais sinon d'un anti-barrabisme avéré, du moins d'une tiédeur de sentiments à l'égard du Collège, qui m'obligeait à les placer dans une classe inférieure à celle des habitants de la place Saint-Julien. En un mot, je déplorais que la sollicitude envers le

6. Aujourd'hui, rue Clément Bigot.

Collège et envers tout ce que le Collège représentait à mes yeux ne fût pas universelle à Domfront.

J'espère, bien entendu, que ces hérétiques ont disparu aujourd'hui, non pas que je souhaite qu'ils aient quitté à jamais le terre de Domfront, mais simplement que tous aient abjuré leur erreur et que l'opinion unanime entoure d'une considération vigilante et affectueuse notre vieux et cher Collège.